

La Philosophie de l'absurde

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Spinoza

GIUSEPPE RENSI

La Philosophie de l'absurde

Précédé de
Giuseppe Rensi – *Le Sceptisime*
par JEAN GRENIER

Suivi de
Giuseppe Rensi et le miroir du nihilisme
par NICOLA EMERY

Traduit de l'italien par
PATRICIA FARAZZI & MICHEL VALENSI



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2014

TITRE ORIGINAL:
La Filosofia dell'assurdo

Rensi citant parfois de manière approximative, toutes les citations de *La Philosophie de l'absurde* ont été vérifiées pour la présente édition. Ce travail, mené à bien par Nina Leonhard, a permis de rectifier les inexactitudes qui figurent encore dans la dernière édition italienne du texte.

© Esther Shalev-Gerz, *Les Inséparables*, 2000-2008. Horloge à double cadran, 50 x 80 x 6 cm, pour l'image de couverture.

© Adelphi Edizioni, Milan, 1991.

© Éditions Allia, Paris, 1996, 2014.

GIUSEPPE RENSI — LE SCEPTICISME

GIUSEPPE Renzi est une figure originale parmi les philosophes anti-hégéliens d'Italie. Sa vie d'abord n'a pas laissé d'être tourmentée. Après avoir fait des études classiques et juridiques il exerça la profession d'avocat ; puis il s'occupa de politique et combattit dans les rangs du parti socialiste, à tel point qu'il dut quitter l'Italie en 1898 pour se réfugier en Suisse. Rentré dans son pays il se consacra au journalisme. Dans les années qui précèdent la guerre il se met à écrire des articles sur des questions philosophiques, puis des livres. Enfin il entre dans l'enseignement, comme professeur à l'université de Gênes et après la guerre publie coup sur coup plusieurs volumes où il professe, à l'encontre de ses premières idées, un scepticisme total. C'est cette philosophie, la seule avouée par l'auteur, que nous allons exposer ici¹.

Cette philosophie s'est formée, dit Renzi², indépendamment de l'esprit critique qu'il a toujours eu en propre, sous trois influences. La première fut celle de Renouvier "qui avec une vigueur incomparable a mis en relief l'inexistence d'une 'raison pure', d'une rationalité qui ne soit pas colorée par le sentiment et par la passion...". Mais Renzi se refuse à suivre Renouvier dans la partie constructive de son système. La deuxième fut celle des sceptiques de l'Antiquité qu'il a lus et relus (et ses livres sont bourrés de citations de Pyrrhon, Enésidème, Sextus Empiricus) et qu'il considère comme les seuls philosophes loyaux car ce sont les seuls qui se refusent à négliger le précipité insoluble que laissent

1. Principaux livres de Renzi : Avant la guerre : *Gli "anciens régimes" e la democrazia diretta*, Bellinzona, 1902 ; *Antinomie dello spirito*, Piacenza, 1910 ; *Sic et Non*, Rome, 1911 ; *Fondamento filosofico del diritto*, Piacenza, 1912 ; *Moralismo e amoralismo giuridico*, Verone, 1914 ; *La Trascendenza*, Turin, 1914. Après la guerre : *Principii di politica impopolare*, Bologne, 1919 ; *Introduzione alla scepsi etica*, Naples, 1919 ; *Lineamenti de Filosofia scettica*, Bologne, 1920, 2^e éd., 1922 ; *La scepsi estetica*, Bologne, 1920 ; *Polemiche antidogmatiche*, Bologne, 1920 ; *La Filosofia dell'Autorità*, Palerme, 1920 ; *L'orma di Protagora*, Milan, 1920 ; *L'irrazionale – Il lavoro – L'amore*, Milan, 1923 ; *Interiora rerum*, Milan, 1924 ; *Realismo*, Milan, 1925. À consulter : C. Barbagallo, *Un filosofo-politico dei nostri giorni: Giuseppe Renzi*, Milan, 1922.

2. *Lineamenti*, préface de la 1^{re} édition.

tous les systèmes. La dernière influence et non la moindre fut celle de la guerre – mais nous avons déjà montré qu'elle lui est un trait commun avec Aliotta et Manacorda. De prédécesseur dans l'histoire de la pensée italienne, Rensi n'en trouve guère d'autre que Leopardi, dont il a approfondi l'œuvre et qu'il présente comme le plus parfait des sceptiques. Mais l'époque actuelle semble toute désignée pour une renaissance du scepticisme car elle présente avec l'agonie de l'empire d'Alexandre une analogie frappante. Même écroulement de royaumes, même bouleversement d'idées. Des esprits aussi différents que Ferrer et Spengler s'accordent pour y voir l'annonce d'une dissolution des croyances.

La guerre a montré par le heurt des "évidences" qui s'est produit entre les croyances des peuples qui se combattaient la vanité d'une prétendue raison universelle qui serait capable de déduire des lois générales et de dicter des normes valables pour tous. Un absolutisme comme celui qui est dérivé du Kantisme perd dans ce cas-là toute valeur. D'un jugement personnel, donc arbitraire, prétendre tirer une vérité impersonnelle, c'est s'aveugler volontairement. Les "absolutistes de la raison" emploient pour nous persuader un double artifice : tout en prétendant réduire la philosophie à l'étude de ce qui est synthèse *a priori*, ils éliminent de cette synthèse tout le contenu qui pourrait la rendre intelligible mais qui déclarerait en elle des diversités irréductibles, car une synthèse *a priori* varie à tout moment et avec chaque esprit ; – d'autre part ils renouvellent l'ancienne doctrine de "l'erreur volontaire" ; sans les sophismes et les passions la vérité éclaterait dans toute sa splendeur. Or il n'existe pas telle chose qu'un Esprit absolu, car quand on a tout réduit à l'Esprit, il reste toujours cette partie de l'esprit qu'on appelle chose en face de cette partie de l'esprit qu'on appelle esprit. C'est dire qu'on n'a fait que déplacer les barrières et qu'au lieu de les mettre entre l'esprit et le monde extérieur on les a transportées au-dedans même de l'esprit. Elles n'en demeurent pas moins infranchissables. À cet idéalisme absolu on peut opposer par conséquent le réalisme absolu qui pour la même raison n'est pas moins insoutenable¹.

1. *Lineamenti*, passim.

Rensi s'appuie comme les sceptiques de l'Antiquité sur l'argument tiré des contradictions humaines et dans tous ses livres dresse l'une contre l'autre des thèses également soutenues par des esprits de bonne foi. Il le fait avec une érudition qui rend ses œuvres touffues, avec une vivacité de polémique qui rappelle sa carrière d'avocat et de journaliste. Le plaisir qu'on prend à leur lecture a pour contre-partie la peine qu'on a à les résumer. Et même l'on peut craindre que cette prétention ne les défigure. Quoi qu'il en soit, et pour faire bref, on peut dire que Rensi soutient contre Hegel et les néo-hégéliens que tout ce qui est réel est irrationnel et que les causes perdues avaient autant le droit de leur côté que les causes gagnées. L'homme n'est pas différent des animaux : les solutions même qui semblent les plus nouvelles ne sont peut-être que des répétitions d'actions mille fois accomplies et si nous les voyons autrement c'est que nous en sommes les propres ouvriers. Les fourmis elles aussi s'imaginent peut-être inventer à chaque fois, tandis que l'observateur ne décèle jamais dans leurs comportements qu'un ensemble de routines¹.

Ces arguments, Rensi les reprend et les développe dans *Interiora rerum*, qui est un livre non seulement très intéressant mais aussi très personnel, une véritable confession spirituelle². Il s'ouvre par deux épigraphes, tirées de Leopardi et des discours du Bouddha, qui en donnent bien l'accent pessimiste. L'auteur, après une diatribe contre le dogmatisme et l'optimisme de toute philosophie officielle, qui fait penser à celles de Schopenhauer, déclare que "deux échappées sur l'intérieur du réel" lui ont été ouvertes par les contradictions et par l'histoire, qui elle aussi est une série de contradictions. Les hommes se refusent à tirer des contradictions toute la conclusion désolante qu'elles nous offrent. Ils altèrent toute leur vie la réalité dans le sens optimiste : ils espèrent, ils croient, ils sont certains mais entre l'espérance, la croyance et la certitude il n'existe jamais qu'une différence de degrés. Autant de moyens d'échapper à la réalité dans ce qu'elle a

1. *Irrazionale*, passim.

2. *Interiora rerum* est le titre de la première version de *La Philosophie de l'absurde*. (N.d.E.)

de cru. Leurs contradictions mêmes ne les troublent pas ; ils les masquent sous des formes indéterminées et soi-disant universelles comme “le devoir” et “le moi”. Rien n’est moins spécifié que la morale : tout et n’importe quoi peut être commandé suivant les lieux et les temps par la conscience. Quant au “moi” ce n’est, comme l’a bien vu le Bouddhisme, qu’une suite d’états de conscience sans lien substantiel ; la raison elle-même, ce siège du prétendu “universel”, passe son temps à se renier.

L’histoire, loin d’être le processus de la vie de l’esprit en route vers une victoire toujours nouvelle, n’est que la montée au calvaire d’une vie qui se renouvelle et se détruit sans cesse (aussi toute ascèse est-elle inutile puisque nous ne pouvons manger, nous ne pouvons respirer qu’aux dépens de la vie d’autres êtres). Nietzsche lui-même n’a pas été assez “inactuel” pour renverser l’idole de l’*Entwicklung* dressée par Fichte. Tout ce qui est réel est irrationnel, encore une fois – et le temps et l’espace, précisément en ce qu’ils divisent et multiplient l’un conçu par la raison, sont des catégories de l’absurde. L’histoire est hasard : on ne démontre qu’un événement est nécessaire que lorsqu’il est arrivé. La nécessité ne vaut que pour ce qui est passé. De même dans les sciences de la Nature : si cette pierre tombe, elle obéira aux lois de la pesanteur – mais tombera-t-elle ? Avant l’événement je l’ignore ; après je déclare, cédant à une illusion rationnelle, qu’elle ne pouvait pas ne pas tomber. Le Christianisme qui a changé la face du monde est dû à la réussite de quelques Juifs obscurs dont rien ne laissait prévoir le succès. L’histoire enfin est répétition ; et l’auteur, reprenant les tableaux des civilisations parallèles dressés par Spengler dans son *Untergang des Abendlandes*, conclut que l’humanité se démène sans avoir en vue aucun but. Plutôt encore qu’“Eadem sed aliter”, il faut dire “Aliter sed eadem”.

La seule conduite à tenir consiste – ici Rensi se sépare un peu de ses maîtres antiques qui parviennent assez facilement à la “métriopathie” et se ressentent de l’influence chrétienne et romantique – à accepter courageusement le réel tel que nous le voyons dans son absurdité et dans sa méchanceté, à ne pas imaginer que soit possible une “sagesse” pareille à celle des Stoïciens ou de Spinoza, mais à nous pénétrer, pour le

surmonter, du sentiment tragique de la vie qui est le vrai sentiment religieux. “Il me plaît de voir, lorsque je relève les yeux de ma table de travail, à côté du dessin de Salvator Rosa sur lequel est inscrit, sous des arbres désolés, tortueux et mutilés près d’antiques colonnes brisées et de marbres croulants, parmi des ossements d’animaux et d’hommes, ‘Democritus omnium derisor in omnium fine defigitur’, la reproduction de la gravure de Durer, dans laquelle le vieux chevalier avance, sévère, résigné, impassible, entre la mort et le démon.”¹ On voit comme nous sommes loin ici du scepticisme antique.

La conclusion théorique de Rensi s’en rapproche pourtant plus. Il rappelle, après Sextus, que le scepticisme étant une attitude purement négative, il peut être accusé de se contredire et de se tuer lui-même. Mais le scepticisme est la seule attitude loyale quand on pense, car la pensée s’oppose au savoir. Savoir, c’est avoir fini de penser, car c’est n’avoir plus besoin de penser. Pour continuer de penser il faut ignorer, il faut douter. La philosophie devrait une bonne fois déposer son masque de science démonstrative et se présenter pour ce qu’elle est, un lyrisme, une poésie de concepts, une spéculation poétique. “Et de la philosophie autant du beau et de l’art on peut en toute vérité dire que, de même qu’elle est au-delà du bien et du mal, elle est *au-delà du vrai et du faux*.”²

On pourra s’étonner qu’une renaissance du scepticisme soit possible alors que depuis Descartes jusqu’à Kant tout le travail des philosophes a consisté à reconnaître la valeur de ses prémisses tout en contestant celle de ses conclusions et en cherchant un compromis (qui ne soit pas une compromission) entre le dogmatisme et le scepticisme par un criticisme susceptible de progrès. Aliotta par exemple ne méconnaît pas l’existence des contradictions, mais il en déduit un simple relativisme. Conclure au scepticisme, dit-il, c’est montrer qu’on croit à une chose en soi inaccessible. La vérité est relative, c’est entendu, mais du moment qu’il n’existe pas autre chose que des relations, nous ne pouvons avoir un doute absolu. Non seulement la connaissance est

1. *Interiora rerum*, conclusion.

2. *Lineamenti*, conclusion.

relative, mais l'être aussi est relatif¹. Rensi use du même argument pour appuyer son scepticisme : l'inexistence de la vérité signifie l'inexistence de l'être, et par conséquent nous n'arriverons jamais à connaître quoi que ce soit². C'est que Rensi constate dans l'esprit humain un besoin d'absolu dans la connaissance qui pour rien au monde ne peut se contenter d'approximations (du reste contradictoires) et qui, malgré tous les échecs, postule une explication totale qui rendrait le monde pleinement intelligible (suivant la profonde remarque de Kant dans son Introduction à la *Critique de la Raison pure*). Cet imprescriptible besoin justifierait à lui seul l'œuvre de Rensi.

Mais là où ses idées nous semblent dévier c'est quand il professe délibérément le matérialisme³. La pensée n'est qu'une partie de l'être et l'être peut exister en dehors de la pensée – ceci contre l'idéalisme. “Le scepticisme (comme je l'entends) dit : tiens-toi à ce que tu vois et ce que tu touches et se comprend, même avec la main et avec l'œil non pas nus mais pourvus des instruments scientifiques de recherche, affirme seulement ce qu'on perçoit, et tu es dans la certitude absolue, qu'aucun scepticisme ne peut attaquer, tant il est vrai que dans la reconnaissance de l'existence de ce qui se voit et se touche, *comme tel*, l'accord de tous les esprits est complet.”⁴ Et cela est bien dans la ligne du système. Mais la conclusion n'y est pas : “Une réalité de choses matérielles existant avant, en dehors, indépendamment de la conscience. Une telle réalité matérielle qui produit la conscience, ou encore la conscience produit de la matière. Tout ce qui *est* est matériel ; seulement ce qui est matériel *est*... Comme toute absurdité l'idéalisme débouche dans son opposé. C'est par ce renversement qu'on obtient la vérité, comme c'est en renversant la folie qu'on a la santé mentale.”⁵ Et plus loin : “Ce qui pense c'est le cerveau. Il est extravagant celui qui doute que la pensée soit engendrée par le cerveau,

1. *Teoria di Einstein*, ch. VI.

2. *Irrazionale*, p. 95.

3. *Realismo*, pp. 280 sqq.

4. *Ibid.*, p. 298.

5. *Ibid.*, p. 304.

que la pensée soit la ‘machine’ qui engendre les pensées, exactement comme la pile ou la turbine est la machine qui engendre la lumière électrique...”¹

N’insistons pas là-dessus, mais regrettons que Rensi n’ait pas approfondi l’objet des sciences exactes – et qu’au besoin il n’ait pas écrit un “*Adversus Mathematicos*” mis au jour. Bornons-nous à le suivre sur le terrain qu’il a choisi et voyons les applications qu’il fait de la théorie sceptique aux sciences morales et politiques.

L’ESTHÉTIQUE, comme science, subit ses premiers assauts². Là comme ailleurs l’auteur part du désaccord des esprits. L’esthétique a deux objets : l’art et le beau. Or l’art est indéfinissable – non seulement les goûts s’opposent, mais les théories. Quant au beau il est également impossible d’en donner une définition ni objective ni subjective – et ici se place une longue discussion des thèses de Croce et de Gentile. Le beau en réalité se juge par habitude et par comparaison. Leopardi a raison de dire que les enfants n’ont aucune idée de la beauté ni de la laideur de la forme humaine. C’est sous l’influence de la société que celle-ci se forme. Il y a quelquefois accord universel pour juger du beau, mais c’est seulement quand il y a eu éducation commune. D’où le paradoxe de l’éducation esthétique. On affirme qu’on enseigne à discerner le beau, et l’on impose en réalité le goût de la société actuelle – souvent le goût d’une société disparue depuis des siècles. Que de chefs-d’œuvre (ici Rensi rejoint Anatole France) sont nommés tels uniquement parce qu’ils ont plu à de lointains ancêtres et que leur admiration s’est perpétuée, à la faveur de l’indifférence générale, jusqu’à nos jours ! Dante est illisible et incompréhensible, et c’est justement pour cela qu’il est admiré. – Un autre préjugé c’est celui de la catharsis remise à la mode par les idéalistes. En réalité l’art naît d’une certaine ivresse et c’est une ivresse qu’il suscite. En définitive, le jugement esthétique présente une antinomie irréductible : il ne veut pas rester individuel et il ne peut pas devenir universel.

1. *Ibid.*, p. 325.

2. *Sceptsi estetica*.